





Ludovic Eche

# De l'autre côté du miroir



*Le silence qui précède la lecture  
comme le dernier souffle conscient  
avant de s'endormir.*



*De l'autre côté du miroir*



Vous est-il déjà arrivé de vous regarder comme un inconnu le ferait et de vous dire, qu'en fait, vous n'avez rien fait ? Vous avez toujours été là, assumé pleinement vos rôles, encaissé sans rien dire, subi, laissé faire et le temps est passé. Vous laissant seul, attaché à vous-même. Ce fameux temps qui nous amène à s'enfermer dans une routine, certes rassurante, mais surtout aliénante. Alors d'accord certains s'y retrouvent. Ils peuvent ainsi construire, calculer, investir, ' voir venir ' comme ils disent. Et puis il y a les autres, dont l'architecture issue de ce quotidien se transforme en murs. Les miens devenaient de plus en plus hauts, la lumière étant devenue un souvenir. J'avais envie de tout larguer ! Il était urgent de me trouver une échappatoire, quelque chose qui bouleverserait ma vie, un je ne sais quoi, un rêve. La réalité était en train de me tuer. Mais j'étais loin de me douter...

---

J'avais envie de partir spontanément. Où ? Je ne savais pas, mais partir. Lorsque j'étais jeune et sans attache, il m'arrivait souvent d'embarquer pour une destination inconnue au dernier moment, dormant ça

et là au gré des rencontres, mangeant de pseudos repas improvisés et me lavant dans les campings ou aires d'autoroutes. Mais surtout, le plus important, je profitais du moment présent. Je n'avais pas encore conscience, à cette époque, que ce fameux ' moment présent ' n'était peut-être pas la clé du bonheur mais en tout cas une des clés contre le malheur et qu'il serait dans l'avenir de plus en plus difficile de pouvoir se concentrer dessus. Je gardais en mémoire tous ces souvenirs, le plus souvent agréables, laissés par des personnes ayant croisé mon escapade. Ces mêmes personnes, aussi transparentes que moi, dont les échanges avaient levé le doute sur les aléas des relations spontanées. La douceur estivale à la nuit tombée qui suivit mon premier jour de congé ne faisait qu'accentuer mon envie.

Il est vrai que mon souhait, assez utopique je dois bien l'avouer, d'être une famille soudée et complice, ayant échoué, le destin m'avait mis de côté, me laissant juste le droit de vivre homéopathiquement avec ma fille : un week-end sur deux et la moitié des vacances, comme les juges se plaisent à le dire! Étant avec sa mère à cette époque de l'année, je me retrouvais donc, malgré moi, sans attache... Encore.

Je préparai donc un sac à dos avec le strict nécessaire et sortis ma moto de mon garage. Elle aussi n'avait plus vu le jour depuis bien longtemps. Il ne me fallut que peu de temps pour être prêt à faire mes premiers tours de roue vers une destination inconnue.

Durant ma jeunesse j'avais déjà tenté cette aventure. Aucune préparation ni réservation. Juste partir. J'avais passé des jours extraordinaires, de galères bien sûr mais aussi de belles rencontres imprévues. Cette expérience m'avait été salutaire en rapport au recul et à la vision qu'elle m'avait apporté. Mais il m'avait manqué de la maturité pour les mettre à profit durant les années suivantes. Était-ce aujourd'hui un trop plein de contraintes ou la nostalgie de ma jeunesse qui m'incitait à agir ainsi ? Ou peut-être un idéal que je n'avais pas su saisir à ce moment là ?

Ce qui est sûr c'est que j'étais parti.

Je n'avais donc pas de destination précise, juste l'envie de commencer par le bord de mer. Donc cap vers une ville où je fis mes premiers pas: Montpellier. Deux heures de route et la fatigue ayant

pris le pas sur l'âge m'obligèrent à faire une pause. Il est vrai que 25 ans plus tard les conditions ne sont plus les mêmes. Je m'arrêtai donc sur le parking d'un petit snack à l'entrée de la ville. La fumée de cette cuisine à ciel ouvert embaumait l'air et aiguisait mon appétit.

« *Bonsoir, est-il possible de manger un bout svp ?*

- *Oui pas de souci mais il ne me reste pas grand-chose car je vais fermer.*

Je jetai donc mon dévolu vers un des trois derniers sandwichs isolés derrière la vitrine. À la fin de mon repas j'interpellai le responsable et demandai mon chemin.

- *Pourriez-vous m'indiquer la direction de Villeneuve-Lès-Maguelone svp ?* J'avais décidé de passer ma première soirée dans ce petit village de pêcheurs encore préservé des touristes car moins connu que d'autres coins aux alentours.

- *Oui, très simple. Vous prenez de suite à droite, continuez un peu tout droit, puis encore à droite et encore une fois à droite. Vous ne pouvez pas vous tromper. Mais surtout ne ratez pas la première sortie à droite qui est vraiment toute proche, à une cinquantaine de mètres, sinon vous repartirez à*

*votre point de départ et la route est longue, très longue* » me dit-il en rigolant. Après l'avoir remercié et ayant obtenu l'autorisation de me reposer un peu sur son parking malgré son absence lors de la fermeture, j'en profitai pour finir mon repas tranquillement et fumer une cigarette.

La nuit était bien avancée. Vidé par la fatigue et le plaisir, je regardais sereinement la pleine lune très basse, qui me semblait tellement proche que j'aurais pu y dormir. D'ailleurs où allais-je dormir cette nuit ? Un sentiment de plénitude m'envahissait au point de ne pas m'en inquiéter. Le temps s'était arrêté. Je profitais de ce moment pour me remémorer la direction qu'il m'avait indiquée quand soudain une forte et désagréable sensation d'inquiétude prit le dessus. Pourquoi m'avait-il précisé de bien faire attention à ne pas rater la première à droite sans quoi je repartirais à mon point de départ et que la route était longue? J'essayais de me rassurer en me disant qu'ayant vu le numéro du département de ma plaque d'immatriculation, il s'était gentiment moqué de moi. Restant sur cette idée, je finissais tranquillement de savourer ce moment présent.

Tandis que je commençais à mettre mon blouson je

vis un jeune homme passer sur le trottoir d'en face. Rare, voire unique âme à cette heure-ci. Je décidai de l'accoster afin de confirmer ma destination. Enfin, surtout histoire de me rassurer.

*«Excusez-moi, je cherche la direction de Villeneuve-Lès-Maguelone et on m'a dit de bien faire attention à ne pas rater la première route à droite. Pourriez-vous m'éclairer svp ?*

*- Effectivement faites y bien attention, par contre vous allez avoir un problème avec votre moto pour passer car elle est en travaux depuis 1 mois et donc interdite à la circulation.*

*- Comment puis-je faire ? Y a t' il une autre route ?*

*- Disons que ce serait assez difficile de vous expliquer mais si vous voulez on y va à pied et je vous montrerai un raccourci. Vous pouvez laisser votre moto derrière, ça ne risque rien. »*

Je me trouvai assez désemparé par cette situation qui m'échappait et n'avais pas d'autre choix, vu les circonstances que d'accepter. Me voilà donc à pied, casque à la main et sac sur le dos, suivant un inconnu vers une destination encore plus inconnue.

Je marchais juste derrière lui quand son téléphone sonna. Discret et respectueux par nature je ne fis cas de sa conversation mais le silence de ces rues vides rattrapa la distance qu'il avait mise entre nous, ce qui me permit, malgré moi, d'entendre quelques mots murmurés :

*« Non, à pied bien sûr. Oui, on y sera dans quelques minutes. »*

Qu'est-ce que c'était que cette histoire?! Déjà le patron du snack faisant allusion à ma situation et maintenant ce jeune homme parlant de moi avec je ne sais qui au téléphone. Ne voulant pas continuer par peur de cette situation absurde je fis discrètement demi-tour, tandis que j'entendis un :

*« On y est. C'est là. »*

Mon camarade d'errance me montra une porte dont les dimensions me paraissaient démesurées. Elle était faite de bois et de métal rouillé, semblable à celles du moyen Âge. Je ne sais pourquoi, mais à ce moment-là j'aurais donné n'importe quoi pour être avec ma fille, qui est la seule personne en qui j'ai confiance. Je commençais à regretter mon escapade. *Traversez la cour qui se trouve au fond derrière, et vous vous retrouverez. Enfin vous comprendrez*

*j'espère. Bonsoir. »*

Ce fût ses derniers mots. Je n'eus même pas le temps de le remercier qu'il n'était déjà plus là. Comment pouvait-il savoir qu'il y avait une cour dans cet immeuble ? Je supposais qu'il connaissait ce lieu.

Je poussai doucement cette immense et lourde porte en essayant de ne pas faire de bruit et en vérifiant qu'elle ne se referme pas entièrement derrière moi dans le cas où je dus partir précipitamment. Tout ce qui m'entourait n'était qu'ombre et mouvement. J'avançais doucement dans ce couloir où il faisait quasiment noir, me fiant juste à la vue de quelques espèces d'arbustes, un peu plus loin, perdus au milieu de cette fameuse cour. Les quelques mètres qui menaient au corridor me semblaient infinis. En fait c'était juste moi qui marchais à pas de fourmis. J'étais partagé entre l'envie d'atteindre cette fameuse sortie au fond de la cour et celle de revenir sur mes pas. Mais, étant seul, il me fallait avancer. Je me sentais comme un voleur dans cette grande maison que je ne connaissais pas. Tout doucement, guettant le moindre bruit, j'arrivai à la cour. Trois palmiers abandonnés et desséchés faisaient office de

garde, paraissant se tenir droit dans un effort incommensurable. J'avais l'impression de me trouver dans une vieille carte postale, semblable à celles que l'on retrouve parfois en fouillant les affaires de nos aïeux. La pénombre aidant à renforcer cette sensation. On aurait dit que tout le monde avait déserté l'endroit. Tout me semblait mort, comme après une catastrophe. Et pourtant !

Je cherchais maintenant une sortie mais en vain. Rien. Seulement ces témoins d'une époque révolue, fatigués de lutter contre le temps. Pourquoi m'avait-il dit qu'il y avait une sortie à cet endroit- là ? Toute cette histoire commençait sérieusement à m'agacer. Je regrettais sincèrement mon aventure. Je décidai de partir chercher ma moto et de changer de destination. Après tout c'était peut-être un signe du destin. Je n'étais pas sur la bonne route. Je longeais pour la deuxième fois ce couloir vide, mais de façon plus assurée et déterminée, quand l'escalier se trouvant juste avant la porte m'attira. J'étais curieux d'en savoir plus sur cet endroit et lentement, en évitant de faire le moindre bruit, toujours comme un voleur, je posais mon sac et mon casque sous l'escalier et gravis les marches qui menaient à l'étage

supérieur.

Tout semblait aussi délaissé qu'en bas. Encore un long couloir où se regardaient de grandes portes en bois brut, dans un face en face froid et menaçant. J'essayais de lire le nom de famille, du moins là où il y avait une étiquette. Pratiquement nulle part. Un hôtel abandonné. Voilà, j'étais dans un hôtel abandonné. Enfin du moins, c'est ce que je me disais. J'avais à petits pas, osant baisser la poignée de quelques portes au hasard. Toutes fermées. Je montais au deuxième et dernier étage, par esprit de conscience avant de partir. Les marches étaient abîmées, tout comme la rampe qui finissait dans un tremblement non rassurant. Le sol craquait au moindre pas, ce qui ne me donnait pas envie d'aller plus loin, quand soudain je vis de la lumière sortir de la porte du fond. Cette petite lueur qui aurait dû me tranquilliser par le fait d'un signe de vie, m'angoissa plus qu'autre chose. Qu'allais-je dire aux habitants s'ils sortaient voir qui faisait craquer le plancher à cette heure ? Et d'ailleurs qui pouvait bien habiter là ? Tans pis, vue la situation je trouverai une excuse pour justifier ma présence. Je ne leur